

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 Octobre 1888

L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

PROMPT à la décision sans se perdre dans d'autres réflexions il déboucha la bouteille, remplit un des verres jusqu'au bord et le tendit au jeune homme.

—Bois, dit-il.

Le vin exhalait un parfum qui livrait assaut à tous les sens. Sa couleur dorée ne laissait aucun doute sur l'authenticité de son étiquette blanche où se lisait en grands caractères déliés le nom fameux de Benicarlo, cher à tous les gourmets.

Juan Antonio prit le verre, sans se demander pourquoi Genaro ne remplissait pas l'autre, et, portant le liquide à ses lèvres, il en avala une grande gorgée.

Tout à coup il pâlit affreusement, ses dents claquèrent, ses yeux agrandis regardèrent vaguement autour de lui, une espèce de hurlement sourd lui échappa, la langue lui sortit toute entière de la bouche, sa face se crispa, il eut un râle suprême, et une convulsion le rabattit sur le lit.

Genaro s'était élancé vers lui et l'avait soulevé. Les yeux du jeune homme pâlissaient rapidement en se roulant, un son rauque grondait sous sa poitrine, qui se mouvait comme un soufflet de forge. Un râle plus fort succéda ; puis une nouvelle convulsion ; puis les membres se raidirent et le corps resta soudainement inerte. Juan Antonio Garcia n'existait plus.

Genaro laissa retomber lourdement le cadavre. Il haletait. Sa main gauche dans les cheveux, il restait perdu de stupeur.

La langue pendante du jeune homme était toute noire, et sa bouche ouverte se contractait effroyablement.

Le spectacle était épouvantable. Pour la première fois peut-être de sa vie, le forçat eut un cri d'effroi.

—Empoisonné ! dit-il.

Puis, éperdu, près de tomber, tournant inconsciemment sur lui-même, se heurtant à la table, il s'affaissa sur la chaise, et balbutia :

—Empoisonné !

Alors, au bout de quelques minutes de silence morne, il eut un rugissement.

—Les lâches ! Ils m'auront épié ! Et n'osant point m'attaquer, ils auront pensé se défaire de moi et de lui par le poison. Heureusement ma bonne étoile m'a sauvé une fois de plus.

Il se dressa debout tout d'une pièce, et, s'adosant au mur comme une bête fauve qui est acalée :

—Je suis dans un antre de bandits, pensa-t-il. Impossible de leur échapper ! Ils reviendront bientôt s'assurer du résultat de leur œuvre et alors...

A ce moment des pas résonnèrent à l'autre extrémité de la grande salle.

Genaro s'assit. Sa main serrait le revolver et son doigt s'appuyait sur la gachette de l'arme, qu'il dissimulait sous son vêtement.

Il vit distinctement Tiburcio arriver vers lui. Puis il ferma les yeux, ne faisant plus un mouvement.

Le gargotier tenait des deux mains un plat chargé de tranches de viande et de pain.

Un silence profond régnait dans les deux pièces.

Tiburcio entra, baissant la tête, et déposa le plat sur la table.

Tout à coup il s'abattit comme une masse.

Genaro lui avait appuyé le canon de son arme sur la tête et avait fait feu.

La cervelle du Génois jaillit jusqu'au mur, qu'elle souilla d'une tache hideuse.

Genaro s'était rejeté en arrière, effrayé lui-même du meurtre qu'il venait d'accomplir.

Il lui sembla que son propre cerveau éclatait

cher fut ébranlé par le choc du Gaucher, qui, une balle dans le cœur, tomba lourdement, entraînant avec lui le faussaire.

Un râle sourd se confondit avec le bruit de la chute. Le couteau catalan du Gaucher s'était enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine de Genaro.

Les deux combattants restèrent immobiles, baignés dans une large mare de sang.

VIII.—LE DEVOIR

C'était le lendemain de ces scènes d'égorge-ment. Le duc de Balboa était assis au chevet de sa fille, gardant un silence méditatif, ses yeux cloués sur le journal dont il venait d'achever sa lecture et qui lui avait appris à la fois la mort de Pablo Garcia, de Genaro et de Juan Antonio.

Depuis la veille, Anita avait le délire. En rentrant, à peine arrivée dans sa chambre, elle s'était évanouie dans les bras de Rosita qui l'avait portée sur son lit. Lorsqu'elle avait repris ses sens, elle s'était plainte de douleurs au cœur et dans le cerveau. Une heure après, une fièvre cérébrale s'était déclarée. Les médecins, appelés aussitôt en consultation, avaient affirmé que l'état de la malade était dangereux, presque désespéré. Le duc, quoique encore très souffrant, avait refusé obstinément de prendre du repos. Il avait voulu lui-même veiller sa fille. La soubrette seule avait été admise dans la chambre et se tenait au fond de la pièce, attendant qu'on réclamât son

De temps en temps, don Alexandre se levait avec précaution, s'approchait d'Anita sur la pointe des pieds, avec anxiété, et la considérait pendant quelques minutes, essayant de lire sur les traits bouleversés de la jeune fille la cause de cette soudaine et cruelle maladie. Puis il reprenait sa place, désespéré et la tête dans ses mains ; ployé en deux comme si un poids énorme pesait sur lui, il restait perdu de stupeur, n'ayant plus conscience de lui-même que par les battements répétés du sang dans ses artères. Ses pensées plongeaient alors dans son passé comme un tourbillon dans un abîme. Il lui semblait que chacune des actions de sa vie avait une voix et lui criait ses turpitudes et ses crimes. Cependant un sourire éclairait son visage livide, lorsqu'il songeait que la disparition des seuls témoins qu'il eût à craindre le mettait peut-être

à l'abri de la vengeance du colonel. Mais, dans le même moment, ses affections se resserrant plus étroitement à l'amour de sa fille, il se demandait si ce mal, qui la minait rapidement, n'était point une de ces tortures de l'âme contre lesquelles tous les remèdes de l'art sont impuissants. Il avait questionné la soubrette, sachant qu'elle était la confidente de sa jeune maîtresse, et Rosita, après une assez longue hésitation, avait fini par confesser que, pour des motifs qu'elle ignorait, Anita lui avait appris, à son retour, qu'une rupture était inévitable et irrémédiable entre elle et le peintre. En vain, le duc cherchait dans son esprit le motif de cette résolution. Ignorant que sa fille possédât son secret, il s'arrêtait seulement à l'idée d'une bronchite passagère, comme il en survient entre ceux qui s'aiment, et il ne pouvait comprendre qu'Ana en eût reçu au



Alors il poussa un cri terrible. Sa main était inondée de sang.—Page 57, col 2.

et était envahi par la folie.

Avant qu'il eût pu se ressaisir, il sentit une douleur aiguë au côté et y porta la main.

Alors il poussa un cri terrible. Sa main était inondée de sang...

Courbé brusquement en deux pour essayer de fermer sa blessure, il n'eut pas le temps de se relever, un second coup de couteau l'avait frappé dans le dos.

Son regard se cloua sur son agresseur.

—Le Gaucher ! rugit-il.

Une lutte affreuse s'engagea. Pendant quelques minutes, les deux bandits cherchèrent l'un et l'autre à s'étrangler.

Genaro était parvenu à dégager son revolver et visait maintenant au hasard, exaspéré par la rage et la douleur.

Soudain, l'arme partit d'elle-même. Le plan-